

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

Abonnement : Pour Roubaix, 25 francs par an.
: : : 14 : six mois.
: : : 7 50 : trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grand-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE BULLIER et C^{ie} pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 27 Mai 1865.

BULLETIN.

Les dépêches de New-York, en date du 17 mai, nous transmettent une nouvelle à laquelle les esprits étaient généralement préparés en Europe : M. Jefferson Davis est tombé au pouvoir des troupes fédérales. C'est à Truinsville que la cavalerie de Wilson s'est emparée de l'ex-président du Sud. La même dépêche porte que la femme, le frère et la sœur de M. Jefferson Davis, ainsi que le directeur des postes confédérées et plusieurs officiers de l'état-major du Sud ont été également capturés et conduits sous bonne escorte à Washington. C'est le 10 mai qu'a eu lieu cet événement.

Quelques journaux de New-York expriment hautement la satisfaction que leur cause l'arrestation de l'homme qui a joué un rôle si important pendant la grande lutte de la sécession : le *Times* et le *Herald* appellent sur sa tête les plus terribles châtiments ; mais, à l'honneur de la civilisation, ce généreux protestation se font entendre en réponse à cet appel à la vengeance : « *La Tribune* entre autres, espère que M. Jefferson Davis sera traité comme un prisonnier placé sous la protection de la dignité et de l'honneur du peuple américain. » Hâtons-nous de constater, ainsi que le fait le télégramme du 17 mai, que, jus-qu'à présent M. Davis n'est compromis par aucun témoignage.

Peut être, d'ailleurs, la clémence et la générosité seront-elles la meilleure des politiques, en cette circonstance, comme presque toujours. Bien que la guerre puisse être considérée comme terminée il existe encore dans quelques parties de l'exaspération des éléments de résistance. C'est ainsi que des meetings, écrit on de New-York, ont eu lieu en Louisiane et dans le Texas pour la continuation de la guerre ; il est même question de l'organisation, à la Nouvelle Orléans, d'une expédition fédérale qui aurait le Texas pour destination. Espérons que cette démon-

stration suffira pour faire comprendre aux derniers soldats de la rébellion que toute effusion de sang serait un acte criminel de la part de ceux qui l'auraient provoquée.

M. de Montholon, dont l'arrivée à Washington a été précédemment annoncée a présenté ses lettres de créance et les paroles échangées, en cette occasion solennelle, confirment tout ce qui a été affirmé déjà touchant les bons rapports entre la France et le cabinet de Washington.

Une dépêche publiée par le journal la France annonce que le président Johnson admet qu'il s'est trompé en accusant M. Jefferson Davis de complicité dans le meurtre de M. Lincoln.

L'Empereur n'est attendu à Toulon que du 8 au 10 juin.

On annonce qu'avant de quitter Oran, l'Empereur a reçu de la reine d'Espagne une dépêche l'invitant à traverser ses Etats pour retourner en France ; l'Empereur lui aurait immédiatement répondu qu'il était extrêmement touché de l'invitation gracieuse qui lui était faite, mais qu'il ne pouvait pas s'y rendre, son séjour en Afrique ayant dépassé les limites de son programme.

Un journal du soir prétend que le gouvernement de l'Empereur aurait l'intention d'abandonner la partie du territoire algérien qui confine le désert de Sahara. Cette nouvelle est au moins conjecturale.

Le duc de Brabant a quitté Bruxelles mardi, pour se rendre à Londres. Un journal donne pour motif à ce voyage le conflit qui vient de s'élever entre la Belgique et le Paraguay qui accuse le gouvernement belge d'avoir violé la neutralité en permettant l'exportation d'armes de guerre au Brésil. L'accusation a été déferée au gouvernement anglais, et comme celui-ci est peu favorable au Brésil, on craint qu'il ne donne tort à la Belgique, et l'intervention du duc de Brabant a pu paraître utile.

D'après une dépêche de Vienne on agit vivement la question d'une transaction

avec la Hongrie ; plusieurs décrets concernant la presse et le Code pénal en Hongrie, préparés par le conseil d'Etat, n'ont pas été acceptés par l'Empereur. J. REPOUX.

VOYAGE DE L'EMPEREUR.

Alger, 24 mai, 5 h. matin.

L'Empereur va partir ce matin, à six heures, pour se rendre au fort Napoléon. Sa Majesté reviendra demain soir à Alger.

Fort Napoléon, 25 mai 1865, à 5 h. du matin.

L'Empereur est arrivé hier soir, à six heures, au fort Napoléon, après avoir traversé le pays le plus cultivé, le plus pittoresque et le plus grandiose à la fois que l'on puisse imaginer. — A partir de Tizi-Ouzou, toutes les populations de la grande Kabylie, descendues de leurs nombreux villages, villages placés sur chaque piton comme des forteresses, s'étaient portées en foule immense sur le passage de Sa Majesté. — L'Empereur, ayant de partir ce matin, doit entendre l'office divin dans la chapelle militaire et se mettre en route aussitôt après pour rentrer à Alger.

On lit dans le *Moniteur* :

« Une dépêche du maréchal commandant en chef le corps d'armée expéditionnaire du Mexique, partie de Mexico le 16 avril, est arrivée mercredi au ministère de la guerre par voie espagnole. Elle confirme les prévisions du maréchal Bixas sur la prise du port de Guaymas, que nos troupes ont occupé le 29 mars. La colonne française repart le soir le *Lucifer*, le *d'Assas*, la *Cordelière* et la *Pallas* à quatorze heures le 25 ; la garnison de Guaymas, forte de 1,400 hommes, sous les ordres de Patoni, de Jescaro et de Robinson, surprise par l'apparition de l'escadre, ne s'est pas opposée au débarquement. Le colonel Garnier, avec deux compagnies du 51^e, protège par les grands canots de la marine prêts à faire feu, atteignant le môle et pénétrant dans la ville sans tirer un coup de fusil.

L'ennemi, qui s'était retiré par la porte d'Harino illo, a paru vouloir prendre position ; mais l'arrivée du colonel Garnier et les obus du *Lucifer* et du *d'Assas* l'ont contraint à fuir en abandonnant son drapeau, des armes, des bagages et une partie de son convoi. Toutes les mesures ont été prises pour mettre la ville en état

de défense et organiser le casernement des troupes et les magasins.

Le colonel Garnier a fait une reconnaissance aux environs de Guaymas le 31 mars, sans avoir même des nouvelles de l'ennemi. Cette place, facile à ravitailler par mer et à l'abri de tout retour offensif, est un point d'occupation sûr, important pour le succès de nos opérations. »

On écrit de Londres au *Moniteur* :

« Un journal qu'on croit bien informé remarque ce matin, à propos du Mexique, que le président Johnson licenciant ses troupes et désarmant ses vaisseaux, il n'est pas probable que sa politique vaille risquer une guerre avec aucun gouvernement européen ; c'est du reste ici l'opinion générale.

« La plupart des riches propriétaires du Sud sont prêts à vendre leurs biens et à en tirer ce qu'ils pourront afin de se rendre en Europe. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Sanhampton, 25 mai.

Le *Butavia*, venant de New-York, a apporté 111,365 dollars.

Londres, 25 mai.

La Banque d'Angleterre vient de réduire l'escompte à 4 0/0.

Le bilan hebdomadaire de la Banque d'Angleterre donne les résultats suivants : Augmentation : réserve des billets, 721,325 liv. stg. ; compte du Trésor 336,228 liv. stg. ; comptes particuliers 62,569 liv. stg. ; encaisse métallique 276,931 liv. stg.

Diminution : Portefeuille 307,925 liv. stg.

Le *Globe* et l'*Express* nient que M. Johnson ait demandé une indemnité pour les dommages causés au commerce américain par l'*Alabama*. La question en est toujours où elle a été laissée par M. Lincoln.

Alexandrie, 25 mai.

Les avis de Pékin, du 15 avril, disent que le désastre temporaire du prince Kong n'avait aucun rapport avec la politique extérieure. Elle aurait eu pour cause des actes de corruption, un manque de respect vis-à-vis de l'Empereur. — On mande

de Yokohama, en date du 13 avril, que le Taikoun aime mieux payer une indemnité aux Européens, que de leur ouvrir la mer de Simonosaki. Un autre individu impliqué dans l'assassinat des deux Anglais Bodwin Bird, a été arrêté.

Bucharest, 23 mai.

Un ecclésiastique grec, muni d'une recommandation d'Asli Pacha pour le Prince, et porteur de lettres du Patriarche pour son Altesse et pour la Métropolitaine, est venu signifier, ici, une sentence du synode de Constantinople, condamnant diverses lois votées par les Chambres et sanctionnées par le Chef de l'Etat.

Cet ecclésiastique s'est mis en rapport avec les hommes notoirement hostiles au gouvernement, tenant ouvertement et en divers lieux un langage fait pour exciter les esprits contre les autorités. De plus, il a adressé une lettre inconvenante au ministre des Cultes et, au mépris de toute discipline, a écrit directement aux Evêques pour leur signifier la sentence synodale.

Sa conduite ne pouvant être tolérée sans inconvénients, il a été renvoyé aujourd'hui même à Giurgewo où il sera embarqué demain.

Marseille, 25 mai.

Le courrier d'Alger du 23 apporte une proclamation de M. de Contencin, maire de Constantine où il est dit : « Ayez confiance. Les premières paroles louchées des lèvres du souverain ont été pour rendre hommage à l'énergie de vos luttes passées. L'Empereur veut qu'on ait foi dans l'avenir. Constantine est rentrée tardivement sous l'influence de la civilisation dont elle attend sa transformation. Elle jouira bientôt des bienfaits d'une voie ferrée. La protection de l'Empereur, aplissant les obstacles, l'élèvera à la hauteur que lui assignent les intérêts politiques et matériels du chef-lieu de cette province de l'Afrique. »

Le proclamation de maire annonce que les travaux du chemin de fer de Philippeville à Constantine vont être activés.

Un service solennel a eu lieu à Alger pour l'anniversaire de la mort du duc de Malakoff. Les principaux fonctionnaires, la duchesse de Malakoff et un grand nombre de dames y assistaient. L'évêque d'Alger officiait.

L'escadre a exécuté, en présence de l'Empereur, un simulacre de débarquement à Mers-el-kebir. Les chaloupes à vapeur ont concouru à l'action. Ce spectacle a paru intéresser vivement l'Empereur.

FLEULETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 28 MAI 1865

— N° 26 —

UN

MARIAGE EN PROVINCE

(Suite.)

CHAPITRE XVI.

INQUIÉTUDES.

Heureusement pour elle, M^{lle} Lescalle appartenait à cette espèce de gens qui s'occupe avec une extrême complaisance, et oublie de remarquer si on leur répond ; il arrondissait toujours ses périodes, sans se préoccuper de l'inattention ou même des interruptions de ses auditeurs. Il put donc développer longuement avec Artémon les observations que sa profonde sagacité lui avait fournies sur les innombrables effets produits sur les jeunes filles par le mariage ; il raconta nombre d'anecdotes, fit quantité d'allusions qui augmentèrent l'embaras de Rose si elle les eût comprises, et déploya un grand luxe d'habileté pour rompre tout à fait la glace avec Artémon. Il rencontra un terrain parfaitement préparé, de sorte que le plan complet et cordialité régna bientôt entre les deux hommes. De très-graves analogie existaient du reste dans leur nature ;

ils devaient entendre : ils appartenaient à la même race médiocre, vaniteuse et sensuelle. M. Lescalle était un vieux Artémon ; le fils Richer était un jeune Lescalle ; ce que l'un était, l'autre le deviendrait. Les bourgeois de ce genre sont comme les chats : jeunes, ils ont une certaine vivacité qui cache leur nullité, une certaine vigueur de passions qui masque leur sécheresse ; et puis la jeunesse jette sa grâce sur toutes leurs vulgarités et les dissimule. Vieux, ils ne sont plus que gras, bêtes, égoïstes, d'humeur grignon, avec de rares éclairs de jovialité libertine.

Rose ne les jugeait pas ainsi : son père était le seul homme qu'elle eût entendu causer ; elle ignorait si l'on causait autrement. Quant à Artémon, il lui avait paru éloquent la veille, trop éloquent même, et en ce moment la comparaison avec M. Lescalle ne pouvait que lui être favorable. Tout en prenant peu de part à la conversation, la jeune femme retomba un peu sous ses influences de la veille ; la présence d'Artémon avait donc bien positivement un charme pour elle, mais lequel ? c'est ce qu'elle se demandait avec frayeur.

Après une longue visite, le notaire songea à se retirer, et son départ entraîna tout naturellement celui d'Artémon. Le jeune Lovelace, quoique sautait de s'être remis en bons termes avec le père de Rose, regretta pourtant vivement la perte d'heures ainsi précieuses, favorisées encore par l'absence de Georges ; il espérait pourtant faire naître une occasion pour le lendemain, et hâarda quelques mots dans ce sens. Rose le comprit et dit à son père en le quittant :

« Demain, j'irai passer la journée à La Ciotat, mon père, et je vous demanderai à dîner.

— Viendras-tu avec ton mari ? » demanda M. Lescalle.

Il prononçait le nom de Georges pour la première fois ; et cela par calcul, voulant bien montrer à Rose qu'il la regardait comme seule véritable maîtresse chez elle. On fut bien étonné de sa fille une manière d'idiot, si cela lui assure de la fortune, mais on n'exige pas qu'elle ait pour lui les regards dus à un vrai mari. Telle était la morale de M. Lescalle. Rose répondit affirmativement à la demande de son père. Pour rien au monde elle n'eût voulu avouer devant Artémon qu'elle se trouvait seule à Belbousquet.

« Encore une journée de perdue, pensa Artémon avec humeur. C'est égal, elle a peur de moi, c'est bon signe. »

On se sépara.

CHAPITRE XVII.

LUMIÈRE.

Restée seule, Rose reprit la lecture de *Jocelyn*, poussée à la fois par le désir de se soustraire au souvenir d'Artémon et l'attrait que quelques pages de ce livre avait éveillé en elle. Cette fois, elle ne quitta le volume que bien avant dans la soirée, quand elle en eut fini la dernière page.

Elle éprouva alors une étrange sensation : son esprit lui sembla frappé de vertige, la marche ordinaire de ses idées fut bouleversée ; ce langage harmonieux et magnifique, qu'elle ignorait jusque-là, la jeta dans des étourdissements infinis ; des mots bien connus et rencontrés mille fois ailleurs éveillaient en elle des sensations absolument nouvelles pour son cœur. Elle se sentait tremblante, émue, hors d'elle-

même, comme si elle eût commis une mauvaise action, et pourtant remplie d'un enchantement sans nom. C'était l'ivresse de l'âme, surexcitée par ce qu'il y a de plus puissant en elle : une poésie divine chantant un grand amour.

Elle relut *Jocelyn* pendant la nuit ; au jour, elle était dans la chambre de Georges ; elle ne voulait plus ranger les livres, non ; elle voulait lire, lire Lamartine surtout ; elle prit toutes ses œuvres, et son cœur sautait de joie chaque fois que ce nom radieux lui apparaissait sur un volume. Les lettres d'or qui le formaient éclataient pour elle entre toutes les autres dans les profondeurs de la caisse.

Elle oublia d'aller chez sa mère ; elle ne remarqua pas qu'Artémon ne vint pas. Une pluie abondante avait effrayé M. Richer, en lui faisant craindre la présence de Georges à Belbousquet. Rose ne fit attention à rien ; elle lisait, et sa vie semblait concentrée dans sa lecture. Elle lut une partie de la nuit ; puis, le lendemain et le surlendemain, elle ordonna à Trézéron de dire à tout le monde qu'elle était à Marseille avec son mari, et, sûre qu'on la laisserait tranquille, elle se livra à ses lectures avec passion ; elle avait la fièvre de savoir.

Le voyageur dans le désert ne se précipite pas vers la fontaine bienfaisante de l'oasis avec plus d'ardeur que n'en eut cette jeune âme puisant à ces sources vives de l'intelligence.

Après Lamartine, elle lut André Chénier, puis Molière, Byron, Victor Hugo, Shakespeare, George Sand, Corneille, sans suite, sans ordre, et comme le hasard les faisait tomber sous sa main. Chose étrange ! chaque fois qu'elle faisait connaissance avec un poète nouveau, il devenait son

préféré. Elle ne savait à quelle admiration se vouer. Cependant Victor Hugo, George Sand, Lamartine, paraissaient peut-être plus intimement à son cœur, et elle les quittait avec plus de regret.

Quel étonnement ne rencontra-t-elle pas dans ce voyage autour du monde des esprits ! Ne pas connaître une pièce de théâtre et lire d'embête *Hamlet*, *Ruy-Blas*, *le Cid*, *le Misanthrope* ! Avoir cru que poésie voulait dire Andriéux, Delille ou Florian, c'est-à-dire avoir le souvenir que laisse la leçon la plus monotone du couvent, celle où on ne peut pas changer un mot en récitant, et tout à coup comprendre *Child Harold*, *Jocelyn* et *les Feuilles d'automne* ! N'avoir connu d'autre roman qu'*Elisabeth ou les Exilés en Sibérie*, et lire sans transition *Mauprat*, *Valentin* et *Notre-Dame de Paris*... c'était à avoir des éblouissements ! Rose en avait.

Son âme, face à face avec tous ces génies resplendissants, éprouvait quelque chose de sensible à l'émotion d'un homme qui, élevé dans un cave, verrait le soleil pour la première fois : elle était par moments aveuglée de rayons.

En quinze jours, la caisse de livres fut complètement dévorée par Rose, hors les livres étrangers, qu'elle aurait bien voulu comprendre, devinant des trésors aussi dans ceux là. Quand elle eut tourné la dernière page du dernier livre, elle voulut tenter de réfléchir et ne put d'abord y parvenir. Un trouble extrême régnait dans son cerveau, agité par une sorte de houle étourdissante : c'était le frémissement inexprimable et confus de trop idées remuées à la fois dans son jeune esprit encore vierge de tout travail.

Pendant tout un jour, elle éprouva